



## Discours de victimisation dans *Le Lambeau* de P. Lançon

**Dr. Racha Mohamed Mahmoud**

Professeur adjoint  
Université du Fayoum  
[rmm02@fayoum.edu.eg](mailto:rmm02@fayoum.edu.eg)

 10.21608/jfpsu.2024.269617.1327

---

This is an open access article licensed under the terms of the Creative Commons Attribution International License (CC BY 4.0). <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>



## Discours de victimisation dans *Le Lambeau* de P. Lançon <sup>1</sup>

### Résumé

Cette étude porte sur l'analyse du discours de victimisation dans *Le Lambeau* de Plançon, ses formes, ses procédés et ses visées. Notre attention se focalise sur les émotions de la douleur et du chagrin de l'écrivain puisqu'il est l'un des victimes de l'attentat de *Charlie Hebdo*. Il insiste à réactiver ce souvenir traumatisant, son cadre spatio-temporel, ses partenaires, les moindres détails tout en évoquant des événements semblables. Les différentes manières de la représentation des topiques de sang et de mort constituent un état victimaire très atroce. P. Lançon s'engage à faire gloire aux victimes, celles-ci n'ont guère l'intention de nuire, en mettant le point sur la souffrance endurée. S'appuyer sur beaucoup d'indices de crédibilité et d'authenticité, être gravement blessé suite à l'attentat, il n'hésite ni à décrire son long séjour à l'hôpital ni à raconter sa douleur et son expérience de reconstruction. Dans ce contexte, plein d'amertume, le journaliste avance, selon sa vision du monde, une définition à certains termes et se sert de stratégies énonciatives variées, surtout au niveau du choix du pronom personnel.

**Mots clés :** Discours de victimisation, émotion, témoignage, personne \ non-personne.

---

<sup>1</sup> Lançon P. (2018) *Le Lambeau*, Paris : Gallimard. Pour les citations qui en sont tirées, nous nous limitons à mentionner le numéro de page.

## خطاب الضحية في لولامبو لفيليب لانسون

### مستخلص

تتناول هذه الدراسة تحليل خطاب الضحية في لولامبو لفيليب لانسون ووصفه خاصة أشكاله وتقنياته وأهدافه. ينصب اهتمامنا على مشاعر الألم والحزن لدى الكاتب حيث انه كان أحد ضحايا هجوم شارلي إيبدو. فهو يصر على إعادة تنشيط هذه الذكرى المؤلمة وإطارها المكاني والزمني وابطالها وأدق التفاصيل مع استحضار أحداث مماثلة. تشكل الطرق المختلفة لعرض موضوعي الدم والموت حالة انفعالية فظيعة للغاية. يلتزم فيليب لانسون بتكريم الضحايا، حيث انهم لم يكن لديهم علي الاطلاق أي نية لإلحاق الأذى بالآخرين. والكاتب يقوم بتسليط الضوء على المعاناة التي تكبدوها. بعد إصابته بجروح خطيرة في أعقاب الهجوم و بالاعتماد على العديد من أدلة المصادقية والأصالة، ، يصف إقامته الطويلة في المستشفى ويروي آلامه وتجربته في إعادة بناء شخصيته. في هذا السياق المليء بالمرارة، يقدم الصحفي، حسب رؤيته للعالم، تعريفا لمصطلحات معينة ويستخدم استراتيجيات لفظية متنوعة، خاصة على مستوى اختيار الضمير الشخصي.

**الكلمات المفتاحية:** خطاب الضحية ، المشاعر، شاهد عيان ، الضمير الشخصي وغير الشخصي.

## Introduction

Le discours de victimisation est très répandu. Il circule et se propage grâce au développement des réseaux sociaux. P. Charaudeau formule que « *les victimes font la Une des journaux et l'ouverture des journaux télévisés (...) il semble que les événements dramatiques, les catastrophes, la criminalité, les agressions du quotidien, suscitent, d'un côté une unanimité compassionnelle, de l'autre une demande de réparation, non seulement auprès de la justice, mais aussi de la société.* » (Charaudeau, 2019 : 12). Ce type de pratique langagière consiste à produire un discours qui construit l'image d'une personne souffrante ou menacée, de façon à influencer le public et à provoquer une réaction à la fois offensive et défensive vis-à-vis de la source de cette souffrance, à savoir le terrorisme. Celui-ci est une menace non pas pour une telle communauté mais plutôt pour toute l'humanité. Dans ce type de discours, le locuteur désire que le destinataire, pris à témoin, reconnait son état d'âme, partage ses émotions. Autrement, il cherche à le rendre sensible à ses maux et ses malheurs. Il veut qu'il soit ému de compassion.

Les victimes, à la suite des événements dramatiques vécus, expriment leur chagrin et leur souffrance à l'aide de diverses formes de récit comme c'est le cas de l'objet de notre étude, *Le lambeau* de P. Lançon qui prend pour tâche de raconter la douleur ressentie de l'attentat perpétré dans les locaux de *Charlie Hebdo*. Ce livre constitue donc un véritable témoignage d'une personne qui se trouve capable de se reconstruire et de revivre encore malgré des circonstances et des épreuves traumatisantes. Alors, appel à la pitié, état de souffrance et de résilience des victimes, revendication indirecte des mesures rigoureuses constituent les mots d'ordre de ce livre. Il s'agit d'un « *discours de reconnaissance de la douleur, discours d'appel à la compréhension, discours de résilience, témoignant du désir de se sentir ensemble dans une communauté humaine liée par la souffrance mais aussi la volonté de vivre.* » (Charaudeau, 2019: 6).

Il est question d'un récit où se mêlent fureur et volonté

permanente de se reconstruire, un récit d'humanité et de douleur qui touche profondément le cœur. Retraçant la journée du 7 janvier 2025, P. Lançon nous décrit l'état du patient qu'il devient, ses expériences à l'hôpital. Etant dans les locaux, il a été gravement blessé, sa mâchoire est emportée par les balles, il a subi des interventions. Le livre présente l'horreur de cet attentat, les douleurs physiques et morales endurées sans négliger les personnes et les événements qui aident P. Lançon à survivre. Alors, c'est un texte de victimisation (être l'une des victimes de cet attentat) et de reconstruction (raconter sa difficile et terrible réparation). P. Lançon se présente comme une personne qui endure une souffrance, un dommage et comme une personne traumatisée. Le dommage subi est à la fois physique et psychologique. En d'autres termes, il fait face à une agression par le corps et l'esprit.

Ce livre mérite l'étude. D'un côté, il rapporte des événements traumatisants déjà vécus, dans un discours émotionnel, susceptible d'attirer la sympathie du public. Evoquer ou s'appuyer sur l'état de victimes, directe ou indirecte, physique ou psychique, sert à déclencher des sentiments de la pitié et de la compassion envers eux et des sentiments d'aversion et d'antipathie envers les agresseurs. En d'autres termes, il vise à influencer le public en mobilisant certaines figures pathémiques : *« le langage est un acte doté d'une certaine force (...) orientée vers l'interlocuteur, force qui d'une part témoignerait de l'intention langagière du sujet parlant et d'autre part obligerait l'interlocuteur à avoir, à son tour, un comportement langagier conforme aux caractéristiques de cette force. »* (Charaudau, 2004 : 1)

De l'autre côté, il garantit l'authentification de l'énonciation de P. Lançon, ce qui confère plus de légitimité à ce qui est énoncé ou plutôt dénoncé. Ses énoncés témoignent de sa souffrance et de celle des autres victimes. D'ailleurs, dans ce livre, nous trouvons divers modes énonciatifs : exprimer le point de vue des victimes, exposer celui de commentateurs qui témoignent à distance comme c'est le cas d'un jeune journaliste d'une agence dont les bureaux sont voisins de ceux de *Charlie* « outre l'émotion et la compassion

*qu'il m'a inspirées, il révèle comment peuvent vivre ceux qui ont vu des choses qu'ils n'auraient pas dû voir.* » p.100

Dans cette étude, nous avons affaire aux visées et aux stratégies du discours de victimisation. Nous tentons d'analyser les procédés à travers lesquels le journaliste parvient à afficher sa souffrance, à catégoriser les dommages subis par les victimes, à stigmatiser et dénoncer tout acte violent et condamnable, à critiquer les raisons calomnieuses injustifiées d'un tel attentat et à se présenter en tant que défenseur de la sécurité générale et du respect de principe de culpabilité. Le témoignage de l'attentat de *Charlie Hebdo* provoque-t-il seulement un point de vue de manipulateurs qui jouent sur un registre émotionnel, notamment de dramatisation ? Si oui dans quel but ? Comment réussir son discours de victimisation ? Pour quelles stratégies opte-t-il pour faire valoir et réussir son discours de victimisation ?

## **1. Un souvenir vivant**

Le locuteur cherche à affirmer qu'il s'agit d'un souvenir perpétuellement présent dans sa mémoire, et qui dure toute la vie malgré certains trous : « *des souvenirs remontaient en surface et en désordre, déformés, hors d'usage, parfois même non-identifiables, mais d'une présence ferme* » p.93, l'usage de l'épithète postposée « ferme » montre que ce souvenir est strictement immuable et ancré dans la mémoire de l'auteur. Il n'est pas donc question d'un événement éphémère. Certains procédés servent à le rendre constamment présent :

### **1.1. Réactiver le terme « attentat »**

Le journaliste, pour faire revivre les mêmes événements et faire sentir les mêmes sentiments auprès de son lecteur, réactualise fréquemment le terme « attentat » et les termes qui y sont attachés. Cette réactualisation se réalise par la reprise massive de ce terme et ses variables. À part le fait que tout un chapitre, 4, porte le titre « Attentat », nous en notons une occurrence assez importante. Nous citons à titre d'exemple : « *comment vivre avec l'attentat* » p.102,

« *je n'aurais voulu obtenir de l'attentat....* » p.104,...De même, il se met à réactiver son cadre temporel à plusieurs reprises et différemment :

-le moment où a lieu l'attentat : « *sur les heures qui ont précédé l'apparition des tueurs* » p.28, « *il était 11h25, peut-être 11h28* » p.70, « *ce jour-là, à 11h25, peut-être 11h28* » p. 71,

-des moments antérieurs : « *la veille de l'attentat, je suis allé au théâtre avec Nina. Nous allions voir aux Quartiers d'Ivry, en banlieue parisienne, La Nuit des rois, une pièce de Shakespeare* » p.11, « *Il faisait froid et un peu humide, le 6 janvier 2015 au soir.* », « *Quand l'attentat a eu lieu, nous [le journaliste et Marilyn] étions divorcés depuis presque huit ans* »p.19

-des moments postérieurs : « *après l'attentat, je flottais dans un univers...* » p.103, « *Un an pour récupérer ?* »p.13. Il met le point sur la longue durée pour retrouver ses forces et recouvrer sa santé. Les efforts déployés et les traitements suivis afin d'avoir un prompt rétablissement sont également mis en lumière.

Cette linéarité temporelle vise à bien cerner et encadrer le moment de l'attentat et incite à réactiver cette date avec toute la souffrance qu'elle déclenche : « *c'est que l'attentat allait me faire vivre chaque minute comme si c'était la dernière ligne* »p.27. Cet énoncé souligne à quel point il souffre, il se trouve dans un état sans le vouloir. Il soulève deux moments : celui qu'il a vécu lors de l'attentat, celui qu'il vit encore suite à ce qui s'est passé. P. Laçon fait référence à un événement qui coïncide avec l'attentat, à savoir l'apparition du roman *Soumission*(2015) : « *pour ceux qui ont survécu aux tueurs, c'est une expérience intime. Soumission sortait en effet le 7 janvier* » p.29. Le matin du 7 janvier, Houellebecq est interviewé pour la parution de *Soumission*. À la conférence de *Charlie Hebdo*, tout le monde parle de Houellebecq, des banlieues quand les tueurs arrivent. Pour quelle visée la figure de Houellebecq en tant qu'auteur de *Soumission* se mélange –t-elle avec celle de l'attentat ? Par ce procédé, le journaliste fait-il allusion à l'islamophobie ? Celle-ci est –elle à l'origine de cet attentat ?

## 1.2. Lutter contre l'oubli

Evoquer des événements semblables contribue à incarner davantage l'image de cet attentat dans la mémoire. Ce fait sert également à mobiliser des effets pathémiques semblables. Ce n'est donc qu'un procédé visant la mise en relief de la cruauté et de la douleur. Autrement dit, ce procédé est complètement chargé d'affection. Dans des événements semblables tels que « *il échoue sur un rivage où il est tué par des gens cruels* » p. 71, « *le père d'Hector, militant, démocrate, est assassiné (...) par des tueurs paramilitaires* » p. 71, il s'agit d'une violence réelle et unanime. Ils constituent une incarnation fidèle du caractère définitif de toute sorte de violence et de désordre et leurs effets terribles malgré l'intervalle de temps. La violence est toujours le signifiant du malheur, de la terreur et du désastre. Ces scènes analogues où il y a des cris perçants et beaucoup de victimes démontrent que ces actes violents sont simulés de la même nature. Il y a donc une symétrie de toute forme de violence. Mentionner ces faits reflète un désir de restituer la prédominance de la sécurité et de l'ordre.

D'ailleurs, le locuteur établit une sorte de comparaison entre ce qui se passe généralement « *j'ai vu bien des spectacles et lu bien des livres dont je ne me souviens pas, même après leur avoir consacré un article, sans doute parce qu'ils n'éveillaient aucune image, aucune émotion véritable. Pire : il m'arrive souvent d'oublier que j'ai écrit dessus* » p. 12 et ce qui est le cas pour l'attentat du 7 janvier 2015 dont il se rappelle tous les détails : « *le dernier mot que j'ai noté ce soir-là, dans le noir et de travers, est de Shakespeare : « Rien de ce qui est, n'est. » Le suivant est en espagnol, en lettres beaucoup plus grosses et tout aussi incertaines.* » p. 12. Cette comparaison s'étend pour mettre le point sur l'obscurité et la noirceur lors de la présentation de la pièce de théâtre et celles ressenties à l'hôpital : « *il a été écrit trois jours plus tard dans un autre type d'obscurité, à l'hôpital. Il est adressé à Gabriela, mon amie chilienne, la femme dont j'étais amoureux* » p. 12. Ces notes affirment qu'il est question d'un souvenir qui ne s'éteint pas.

Dans ce contexte, nous remarquons tout un champ lexical relatif au souvenir avec une fréquence massive du verbe *se souvenir*: comme « mémoire, me rappelle, me souvenir, mes souvenirs, me souviens, dans mon souvenir ». Nous citons à titre d'exemple : « *Cela, je m'en souviens...* » p.29, « *au souvenir de l'attentat* » p. 29, « *autant que je m'en souviennne* » p. 34, « *les souvenirs épaississaient les instants* » p. 148. Cette réactualisation montre que la scène de l'attaque est profondément saisissable. Pourtant, l'oubli se présente parfois comme un remède à des maux inguérissables : « *oublier le moins possible devient essentiel quand on devient brutalement étranger à ce qu'on a vécu, quand on se sent fuir de partout.* » p. 27.

## 2. Signes de crédibilité et d'authenticité

Afin d'assurer une bonne réception, le locuteur insiste à monter un discours investi de crédibilité et d'authenticité : « *l'agir sur l'autre n'en reste pas à une simple visée de faire faire, de faire dire ou de faire penser(...)[mais]un processus actionnel qui met le sujet visé dans une position de devoir s'exécuter, d'obligation à se soumettre.* » (Charaudeau, 2004 : 7). Il se sert de divers outils pour garantir le respect de ces exigences et ces contraintes discursives.

Premièrement, la légitimité de son statut : Etre l'une des victimes d'une violence destructrice: « *j'étais l'un d'eux, mais je n'étais pas mort* » p. 81., « *suis-je à la fois le détective, le témoin et la victime* » p.96. Le témoignage sert à garantir la véracité de ce qui est dit. Il est, par définition « *déclaration de ce que l'on a vu, entendu, servant à l'établissement de la vérité* » (Le petit Robert). Il y a donc un rapport solide entre le témoin et ce qu'il atteste. En fait, « *le témoignage inspire d'autant plus la confiance que le témoin n'a aucune thèse à défendre, aucune interprétation à proposer* » (Girard, 2010 :92). Cette prise de position suppose un certain état de savoir. En termes de crédibilité, cette prise de position suggère la présence constante de tout ce qui est véridique. Autrement dit, cette appartenance statuaire lui confère plus de confiance. Le rapport témoignage\ signes d'authenticité est indissociable. Cet ouvrage prend sens puisqu'il s'appuie sur un événement réel. D'ailleurs, il

peut se concevoir comme une recherche de la vérité de cet événement. Cet aspect nous invite à prendre tous les détails au sérieux. La connaissance ou plutôt la reconnaissance des données de l'attentat passe pour vrai. Mais la subjectivité s'efface-t-elle entièrement ?

Deuxièmement, le journaliste avoue explicitement qu'il dit la vérité. Il cherche à souligner auprès de son lecteur que ce qui est dit est honnête et sincère : « *je n'ai pas besoin d'écrire pour mentir, imaginer, transformer ce qui m'a traversé. Le vivre m'a suffi* » p.93. Cette séquence paraît comme une charte conclue avec le lecteur de ne pas mentir. Cet aveu est considéré comme gage de vérité. Il ne lui manque pas d'afficher une force à analyser et à critiquer les faits : « *je ne crois pas être un véritable critique. (...). Je suis devenu critique par hasard(...). La critique m'a permis de penser – ou d'essayer de penser – ce que je voyais, et de lui donner une forme éphémère en l'écrivant* » pp.11-12. Alors, par ces procédés lexicaux il réussit à être écouté et à se montrer digne de confiance.

### 3. Discours dramatisant : douleur et chagrin

P. Lançon vise à toucher l'émotion, les sentiments de l'interlocuteur de façon à le persuader. Il cherche à atteindre ses affects. Il exprime ses propres sentiments de façon à les faire partager, voire à les imposer à l'interlocuteur. Dès le titre, l'émotion de la douleur est provoquée dans la mesure où le terme *lambeau* désigne, d'après *Le petit Robert* « *un morceau de chair ou de peau arrachée volontairement ou accidentellement ou un segment de parties molles conservées lors de l'amputation d'un membre pour recouvrir les parties osseuses et obtenir une cicatrice souple* ». Le choix de ce titre est très significatif. Il correspond au contenu présenté tout au long de l'ouvrage et plus précisément l'état de P. Lançon à la suite de l'attentat : gravement blessé, il subit des opérations chirurgicales. Il convient donc à son état de santé. Il constitue également son nom de survivant : « *j'ai entendu sortir de la bouche de Chloé le mot qui allait désormais, en grande partie me caractériser : le lambeau* » p.249. Le lambeau ne constitue non seulement ce morceau qui sert à cacher les cicatrices chirurgicales

mais aussi celui qui sert à réparer son âme amputée . La souffrance et la douleur sont accentuées puisque ces victimes ne peuvent rien face au dommage subi. Celles –ci sont la cible d’une agression à la fois physique et psychologique.

Ne pas avoir l’intention de faire du mal à personne renforce cette émotion négative : « *ai-je voulu cette histoire que l’attentat a détruite ?* » p.17. A plusieurs reprises, nous remarquons que le locuteur insiste fortement à souligner l’absence de l’intention de nuire : « *nous étions là pour nous amuser, nous engueuler, ne pas prendre au sérieux un monde désespérant* » p.49, « *puisque nous étions là pour ça : dire des conneries. Dire tout ce qui nous passait par la tête, nous engueuler, nous amuser sans souci de bienséance ou de compétence, sans être raisonnables* » p. 51. Ces énoncés mettent en lumière qu’ils ne comptent nuire à personne. Divers indices renvoient à toute une atmosphère gaie et agréable :

- **le choix du verbe « s’amuser » qui met en avant le sens de distraction et de divertissement ;**
- **le registre familier « engueuler » qui adoucit et atténue le degré de discussion et de « connerie » affirmant que ce qui est dit n’est pas pris au sérieux vu son aspect ridicule et bête ;**
- **l’expression « ne pas prendre au sérieux » « sans souci de bienséance » ;**
- **le pronom collectif « nous » qui suggère le partage et la proximité entre ce groupe.**

Tous ces lexèmes se réfèrent au même trait sémantique, celui de la distraction. Ils se rapportent tous à un seul hyperonyme, celui de la joie. Cette insistance à manifester cette ambiance reflète un désir ardent de remplacer la force et la violence par la sécurité et la tranquillité. Ces marques suggèrent et renforcent donc l’innocence de ces victimes. Elles affirment que la violence est non motivée. Aucune intention de répondre à la violence par la violence. Dans cette perspective, le locuteur sépare deux pôles définitivement différents et met en contraste deux contextes : gai vs terrible. Par ce

procédé. P. Lançon s'engage et s'acharne à éclairer la nature atroce de cet attentat et la transgression de toute norme, à faire gloire aux victimes et à rendre scandaleux les assassins.

Ces sentiments sont dus au fait d'être gravement blessé - comme il le formule « *j'étais une victime de guerre entre Bastille et République* » p.109 - et d'avoir perdu ses collègues. A leur perte, il éprouve de « *la solitude d'être vivant* » p.107. Quelques procédés servent à éclaircir et même à accentuer ces sentiments :

### 3.1. Avancer tous les détails

Citer les précisions de la ruine due à l'attentat sert à accentuer le sentiment de douleur qui y est engendré. Ces détails sont capables de rappeler la même douleur déjà ressentie lors de l'attentat lui-même comme si l'écart temporel n'existait plus. Ils rendent davantage méprisables, abominables et coupables les tueurs et augmentent les sentiments d'hostilité et de haine envers eux dans la mesure où ils sont orientés plutôt vers leur cruauté. Les précisions concernent divers aspects :

- **Le déroulement de l'attentat** « *j'entendis de mieux en mieux le bruit sec des balles une par une et, après m'être recroquevillé, ne voyant plus rien ni personne, coïncé comme au fond d'un caisson, je me suis agenouillé puis allongé doucement* » p.77 ;
- **Son collègue Bernard** « *de cet ami, qui sortait un peu de crâne (...) sur le point de sortie de cette cervelle que j'aurais voulu remettre à l'intérieur du crane* » p.84, cette description affreuse exacerbe et rend plus violent la douleur éprouvée ;
- **Sa blessure** : « *à la place du menton et de la partie droite de la lèvre inférieure, il y avait non pas exactement un trou, mais un cratère de chair détruite et pendante qui semblait avoir été posé là par une main de peintre enfantin, comme un pâté de gouache sur un tableau (...) faisant de moi un monstre* » p. 92. Toutes ces précisions

**soulignent à quel point il est gravement blessé. Le comparer à un monstre ou à un pâté de gouache affirme qu'il se trouve déformé, sans traits bien définis et complètement rempli et détrempé de sang.**

Le rappel de tous ces détails le fait souffrir davantage. C'est comme si l'état de souffrance était éternel. Il montre à quel point il se sent effrayé et paniqué. Comme un puit sombre et brumeux dans lequel il est plongé, il ne veut rien oublier : « *tous mes souvenirs réunis, je n'aurais voulu rien oublier de ce que j'avais vécu, absolument rien, de chaque détail dépendait la vie des morts* » p.102.

Le fait d'exposer les détails d'un événement dramatique, gravé dans la mémoire, montre qu'il est question d'une violence insupportable où le sentiment de douleur et celui d'insécurité se rejoignent l'un à l'autre, exigeant un remède immédiat, dirigeant l'attention de tout citoyen vers une source unique du terrorisme dont il faudrait se débarrasser afin de parvenir à adoucir tout sentiment de haine et aspirer à un monde au plus tôt possible sans risque et sans danger. C'est également une façon pour rendre hommage à la mémoire de toute victime.

### **3.2 . Système pronominal varié**

En fait, le choix du pronom personnel nous révèle la relation qu'a le locuteur à l'égard de son énoncé et de son allocutaire. Ce choix l'aide à éliminer, atténuer ou accentuer certains traits énonciatifs. Le pronom se diversifie en fonction des paramètres de l'interaction : « *l'acte individuel par lequel on utilise la langue introduit d'abord le locuteur comme paramètre dans les conditions nécessaires à l'énonciation* » (Benveniste, 1970 :14). Un seul pronom pourrait assurer une appropriation dans un contexte ou un rejet et distance dans d'un autre contexte. Quel que soit le degré de présence ou d'importance que le locuteur attribue à son interlocuteur, le mécanisme du système pronominal est régi par un jeu, une manipulation visant à imposer une certaine orientation discursive et à influencer en quelque manière le comportement et les émotions de l'allocutaire. Dans *Le Lambeau*, nous constatons

« l'émergence des indices de personne » (*Ibid.*). Pourtant, P. Lançon a recours à la non-personne de manière à revendiquer une image objective de soi-même et à conférer un aspect de neutralité à son témoignage.

### 3.2.1. Valeurs multiples de « je »

En général, le « je » dénote l'individu qui profère l'énonciation. Il fait partie des entités qui « *n'existent que dans le réseau d' « individus » que l'énonciation crée et par rapport à l' « ici- maintenant » du locuteur.* » (*Ibid.* : 15). Dans ce contexte douloureux, le « je » recouvre diverses valeurs. L'interprétation de l'usage du pronom *je* est variée. Parfois nous avons l'impression qu'il s'agit d'un *je* qui parle au nom d'un devoir moral, de solidarité pour défendre ainsi toute victime qui se trouve dans une situation semblable, l'attentat. D'après ce point de vue, à part les maux et les souffrances atteints de cet attentat, P. Lançon poursuit un idéal éthique, notamment son expérience réussie de survie, celle-ci véhicule assez d'espoir. D'autrefois, c'est un *je* qui parle au nom d'une patrie, dénonçant toute forme de violence, et ses conséquences fâcheuses et ses dégâts et condamnant, avec une grande fermeté, la présence de ces actes féroces dans son pays. Il l'annonce même « *être blessé de guerre dans un pays qu'on croit en paix* » sur un ton amer lorsqu'il établit une sorte de comparaison entre ce qui se passe aux locaux de *Charlie Hebdo* et son séjour à Bagdad en tant qu'envoyé spécial lors du bombardement américain en 1991 où il n'a jamais été touché. Cette comparaison vient s'ajouter à cette dénonciation et renforce la férocité de l'attentat. Celle-ci s'étend également pour évoquer tout attentat potentiel « *pour la future victime* » p. 28. Ce livre se situe-t-il au même rang qu'un discours de menace ?

C'est également un *je* qui parle au nom de toute l'humanité : « je me sentais ici et ailleurs, ouvert à toute l'humanité » p.72. Alors, « *le pouvoir des paroles n'est autre chose que le pouvoir délégué du porte-parole, et ses paroles —c'est-à-dire, indissociablement, la matière de son discours et sa manière de parler— sont tout au plus un témoignage parmi d'autres de la*

*garantie de délégation dont il est investi* »( Bourdieu, 1982 : pp.108-109) .

A certaines reprises, c'est seulement le *je* qui expose un partage mémoriel d' un événement néfaste et dramatique, plein de douleur en présentant toutes les précisions de l'avant et de l'après de l'attentat, la « moindre des choses moindres » : « *il faudrait noter les plus petits détails de ce qu'on vit, la moindre des choses moindres* » p. 27. Pourtant, ce *je* se trouve parfois incapable de comprendre certaines choses ou bien de les identifier : « *je ne le savais pas encore* » p.71.

Le *je* se présente en tant que personne active qui essaie vainement de se porter au secours des victimes dans une mise en scène exposant la douleur et la souffrance, les conséquences fâcheuses et les dégâts : « *je regardais tantôt le crâne de Bernard, tantôt les jambes de Fabrice, que je croyais toujours mort, je ne les voyais pas, mais j'entendais maintenant leurs voix* » p. 105. C'est à la fois une manière pour honorer les victimes, ne pas les laisser dans l'oubli, condamner les agresseurs et pour se montrer crédible.

### 3.2.2. Passage d'une forme pronominale à une autre

#### 3.2.2. 1. De la personne (je) à la non- personne (il)

Dans « *après quelques seconds de panique, celui qui n'était pas tout-à-fait mort a pensé : « tu as la bouche pleine d'osselets », et il a revu toute son enfance à travers les parties, jouées dans les chambres ou dans les tas de poussière* » p.86, le passage souligne qu'il se sent un autre. Il s'échappe d'une réalité traumatisante. Il passe à un autre univers où il devient un autre. Cette séparation entre moi\autre pourrait être celle entre la vie et la mort. Il n'est ni tout –à-fait vivant, ni tout –à-fait mort, une sorte de survie qu'il essaie de maintenir : « *celui que je devenais voulu pleurer, mais celui qui n'était pas tout-à-fait mort l'en empêché* » p.87. Cet effet est dû également à la force de panique : « *après quelques secondes de panique, celui qui n'est pas mort...* », « *la panique est revenue...* » p.86.

Etant victime de ces atrocités, il devient un autre possédant une intention d'influence qui donne à priori un sens à son projet d'écriture. Il croit également détenir le pouvoir d'initier une modification dans l'état du monde tout en faisant semblant de prendre une distance vis-à-vis de l'attentat.

### 3.2.2.2. Passage de la personne stricte à la personne amplifiée

Après une insistance à utiliser la personne stricte : la figuration de « je » et du pronom tonique « moi », nous constatons un glissement vers le « nous » : « je ne comprenais pas, moi, ce qui résistait. Tout le monde était mort autour de nous » p.94. Le référent de la première personne du pluriel « nous » est assez ambigu. Il peut être interprété différemment :

- **Nous collectif : il regroupe toutes les victimes qui sont nombreuses d'après le point de vue du journaliste**
- **nous inclusif –large : renvoie à tous les survivants seulement**
- **nous inclusif strict : se rapporte aux journaliste et Coco (dessinatrice à *Charlie*)**

Le recours au « nous » collectif souligne qu'il s'agit d'une situation englobant tout le monde. Le journaliste n'est pas la seule victime.

### 3.3. La sphère spatiale

Ce sentiment atteint son paroxysme lors de la description de traitement hospitalier : « *j'allais voir tantôt l'un de mes chirurgiens, tantôt ma psychologue, souvent les deux l'un après l'autre, selon l'un de ces rituels hospitaliers qui rythmaient désormais ma vie.* » p. 18. Nous constatons que Lançon s'attarde à décrire son séjour à l'hôpital : ses soignants, patients, visiteurs, ses drames, ses coulisses, ses rituels,... l'hôpital « *c'était le lieu où mon expérience était vivable* » p.343. D'ailleurs, Lançon, après cet événement tragique à portée humaine, n'est plus le même. Il le déclare lui-même : « un réel a été rencontré ». Cette description manifeste ses tourments, ses

soucis et ses angoisses. Il raconte les longs mois de convalescence, les opérations pour retrouver le bas de son visage et le fait de suivre un traitement à la fois chirurgical et psychologique.

A plusieurs reprises, il réactive son séjour à l'hôpital, comme c'est le cas dans « *mis à suffoquer et à pleurer au moment où une infirmière brune au visage doux et concentré me disait de me tranquilliser* » pp. 110-111, « *le moment où il a disparu ouvre une période de quatre mois où je ne dépendais plus que des autres* » p. 108. Dans cet énoncé-ci, divers éléments contribuent à déclencher et à intensifier la douleur éprouvée par le locuteur : la précision exacte de la durée de sa souffrance et de son séjour hospitalier « quatre mois », la négation restrictive qui exclut le verbe *dépendre* des éléments constitutifs de l'énoncé et qui vise le cas positif *dépendre seulement des autres*, et l'indéfini « *autres* » qui souligne que ces personnes sont entièrement multiples pour en déterminer le nombre.

Dans « *j'ai pour la première fois éprouvé une sensation qui n'allait plus cesser de se renouveler, avec plus ou moins d'intensité, d'hôpital en hôpital : je sortais d'un cocon ou tout était sourd et immobile* » p. 108, l'accent est mis sur le trait renouvelable et continu de la douleur ressentie à l'hôpital et sur la faiblesse et l'incapacité à communiquer avec autrui. Pourtant, le journaliste essaie de proposer une définition qui reflète sa prise de position après une longue période de convalescence : « *l'hôpital est un lieu où chacun, en paroles comme en actes, a pour mission d'être précis* » p.84. Dans « *l'une des choses qui me font regretter mes hôpitaux* » p.28, nous remarquons qu'il ne se donne ni à la plainte ni à la colère mais il réussit à teinter son récit de souffrance d'humour dans la mesure où on ne regrette guère un séjour hospitalier. Alors, ce lieu se présente, selon lui, comme un lieu révélant d'une « *politique de la réparation, du témoignage et de la preuve, elle a aussi donné corps à une nouvelle condition morale, celle de victime, au nom de laquelle se défendent désormais les justes causes et se revendiquent les droits* » (Fassin, 2014 :161). Alors, l'hôpital, selon P. Laçon après l'attentat, est un lieu où il y a « *une technique extrêmement*

*efficace de guérison et secondairement, de prévention de la violence* » (Girard, 2010 : 40). Dans cette optique, l'hôpital est comme un refuge capable de le rendre à l'abri de toute contamination de violence. Il met le doigt sur « *une menace très réelle (...) l'escalade de la vengeance, la violence sans mesure* » (Ibid.: 46).

#### 4. Pathos : peur et effroi

La peur est un état de souffrance dû au fait de se trouver en attente d'un danger, d'un événement dont on va être supposément victime. P. Lançon cherche à réaliser une sorte d'adhésion passionnelle, plutôt négative à l'aide de divers éléments dont les effets sont susceptibles d'influencer le récepteur. Le statut de victime lui permet de maintenir cette adhésion. Comme le formule D. Fassin « *la légitimation du statut de victime fait souvent l'objet de jugements normatifs que l'on peut, au risque d'une certaine simplification, caractériser en termes de disqualification* » ((Fassin, 2014 :163)

##### 4.1. Expression directe de sentiments

P. Lançon le déclare explicitement « *chaque scénario provoquait (...) un état de panique et de chagrin auquel je ne pouvais pas plus échapper qu'à ces maudites toilettes.*» p. 53, « *j'ai senti que j'étouffais et tandis que la panique me saisissait, je me suis mis à pleurer* » p. 111. Dans « *ce fut une situation horrible, pour tout le monde, les blessés ou non* » p. 103, l'usage du passé simple « fut » reflète une forte volonté de s'éloigner de toute émotion négative associée à l'attentat en situant son cadre temporel à un moment très lointain par rapport au moment où il se met à raconter ce qui se passe. Le locuteur ne veut pas du tout le rendre présent. En d'autres termes, ce temps le dissocie, le coupe autant qu'il est possible du lien qui le rattache à cet attentat.

Le journaliste cherche à définir ou plutôt redéfinir le terme « effroi » selon sa vision du monde : « *l'effroi, c'était peut-être ça : la réduction au minimum de l'écart séparant la dernière seconde de*

*vie de l'événement qui va l'interrompre, une mort administrée sans préavis* » p.89. Ce sentiment le mène à chercher vainement les causes de cet attentat : « *je cherche simplement à circonscrire la nature de l'événement en découvrant comment il a modifié la mienne. Je cherche , mais je n'y arrive pas* » p.83. Le sentiment d'effroi se manifeste encore dans « *il y avait autant de rage que d'effroi* » p. 75. Ce mélange de sentiments ( rage et effroi) est dû au déroulement de l'attentat. Il ne s'agit plus de mots mais plutôt d'action : « *les menaces ne détruisent la perception ordinaire de la vie que lorsqu'elles ont été fixées par les actes* » p. 76. L'expression des sentiments de tristesse se trouve également mêlée de rancune et d'amertume.

Un certain nombre d'énoncés mobilise le sentiment d'effroi « *déjà froissé par la montée de chagrin* » p.105. Cet énoncé souligne à quel point il se sent humilié et blessé par le choix du terme « froissé » . Il ne lui manque pas d'avancer la cause de cet état de vexation. De même, dans « *j'étais de nouveau agacé(...) j'étais vaguement essoufflé (...)c'étaient des douleurs éternelles(...) je n'avais pas la force de parler* » p.100. Ce sentiment d'irritation et d'énervement du fait de la vue de ces victimes le saisit complètement à point qu'il a du mal à respirer. Quelques éléments accentuent l'intensité et la maintenance des sentiments éprouvés comme « *de nouveau et éternelle* ». Ils mettent l'accent sur le caractère infini et perpétuel de ces douleurs. Celles-ci durent pour toujours. Le locuteur ne parvient pas à y imaginer une fin. Elles sont hors du temps. D'ailleurs, le recours à l'interjection concrétise ce qui se passe, donne une image réelle, décrit fidèlement la scène de l'attentat et accentue le sentiment de panique : « une autre voix de femme crier : « *Ah !* », une autre voix encore pousser un cri de rage, plus strident, plus agressif, une sorte de « *Aaaaaah !*» p. 75

#### 4.2. La topique de sang

En général, l'image du sang fait peur et engendre des sentiments négatifs : « *il est clair que le sang illustre de façon remarquable l'opération entière de la violence* » (Girard, 2010 :60). Nous remarquons que le terme « *sang* » est d'une occurrence

énorme. Dans une seule séquence, il est massivement repris : « *le sang coule* », « *le sang a noyé* », « *le sang venait...* », « *le sang vient* » p.86. et il est suivi la plupart du temps par des verbes d'action. Le verbe possède au moins une double fonction : « *fonction cohésive qui est d'organiser en une structure complète les éléments de l'énoncé et fonction assertive consistant à doter l'énoncé d'un prédicat de réalité* » (Fontaine, 1986 : 210). En effet, l'enchaînement des formes verbales les unes aux autres assure « *la notion de progression, de confirmation de l'avancée du texte sur la ligne qui par définition sert à le constituer* » (Ibid. : 217). Le locuteur se focalise sur cette topique pour déclencher le même sentiment chez le récepteur. Une lecture attentive du *Lambeau* révèle différentes formes de ce thème :

#### 4.2.1. Mention explicite du terme « sang » et de ses variantes

Comme c'est le cas dans « *ils étaient faits de silence et de sang* » p.83, « *je sortais un livre de mon vieux sac à dos noir taché de sang* » p.19, « *les décombres étaient faits de silence et de sang* » p.83, « *j'ai vu une main gauche ensanglante* » p.84. En fait, faire mention de ce terme réveille des souvenirs pénibles. Victime et sang sont donc indissociables.

#### 4.2.2. Expression imagée

Lançon évoque un souvenir enfantin : « *elle [la pastèque] a explosé à mes pieds. Le liquide rouge. Plein de pépins, s'est répandu sur plusieurs mètres autour de moi(..)j'ai revécu l'histoire de la pastèque* » p.141. La couleur du liquide de pastèque est la même que celle du sang. Alors, ce liquide rouge ressemble au sang de l'attentat et engendre les mêmes émotions éprouvées : le chagrin et l'horreur « *les gens riaient, je me suis mis à pleurer (...) la journée entière n'a pas été de trop pour me consoler* » p.141. L'image du sang figure également dans « *la chair était entièrement ouverte et en regardant la plaie il a ajouté : « on dirait du foie de veau »* » p. 86. Le terme « foie » est évidemment associé au sang. A part la couleur, cet organe, par définition, assure un rôle majeur dans la formation du sang. Il veut ainsi transmettre l'idée que le sang coule

partout.

Quant à l'assimilation à un animal aquatique l'anémone de mer, elle souligne à quel point le journaliste se trouve faible parce que cet animal est essentiellement sans squelette calcaire. D'ailleurs, le fait d'avoir des tentacules déclenche la peur : « *je devenais l'anémone de mer, la sanglante anémone, et, une fois à l'intérieur, dans ses tentacules, son velours, sa pulsion, je redevais la cervelle de Bernard (...) à cet instant, une tristesse panique m'envahissait* » pp.209-210, « *l'anémone installait une sorte d'effroi intermittent. Elle me tirait par la manche en me rappelant d'où je venais, qui je n'étais plus. Cependant c'est en elle et par elle que j'ai recommencé à écrire* » pp.218-219.

#### 4.2.3. Termes et expressions suggérant la topique du sang

Des verbes qui miment la topique du sang comme blesser, tuer : « *j'étais dans ces toilettes à leur arrivée(...) ils tuaient tout le monde* » p.53, « *j'étais blessé pourtant, assez immobile* » p.79, « *il m'a fallu apprendre à nommer les parties du corps blessées* » p. 84.

#### 4.2.4. Intensifieurs et renforçateurs<sup>1</sup>

Les intensifieurs « ont pour fonction de renforcer l'acte de langage au lieu de l'amortir, et d'en augmenter l'impact au lieu de l'atténuer »( Kerbrat-Orecchioni, 2005 :214). Dans ce contexte, ils servent à maximiser l'effet pathémique de l'image de sang et à aggraver son caractère destructeur. Dans « *la tête baignant probablement dans assez de sang* » p.79, « *je ne sentais pas le sang dans lequel je baignais* » p. 83, le choix du verbe « baigner » marque l'intensité. Le terme est également présenté de manière intensifiée et en grande quantité affirmant que la tête est entièrement entourée et inondée de sang. Le sang est répandu partout : « *la salle de rédaction était une mare de sang* » p.89, « *je ne voyais que mon propre sang, prolongement naturel de mes*

<sup>1</sup> Termes empruntés à C. Kerbrat-Orecchioni (2005) *Le discours en interaction*, Paris : Armand Colin, p.214.

*blessures* » p. 89, « *des morceaux de café imbibés de sang* » p.97, « *nombreuses traces de sang* » p.97, « *dans cette petite salle saturée de papier, de sang, de corps et de poudre* » p.93. Nous constatons que cet dernier énoncé résume parfaitement l'attentat :

Papier : fait référence au lieu où se déroule l'attentat : les locaux de *Charlie hebdo*

Sang : effet des blessures

Corps : les cadavres et les victimes de l'attentat

Poudre : les balles tirées par les tueurs

Saturée : les victimes sont nombreuses

Tant que le sang est visible, l'homme se sent effrayé. Les différentes façons de déclencher le thème du sang soulignent que les tueurs constituent une force terrible, capable de causer des scènes ensanglantées et d'éclairer un nouveau système de rapports de force : souveraineté des criminels et faiblesse des innocents. C'est d'une manière ou d'une autre une attaque visant cette fausse autorité afin d'en établir une autre. Evoquer le sang dans ce livre semble être de nature contradictoire. Il renvoie à « *ce qui pousse les hommes à la rage, à la démence et à la mort et (...) ce qui les fait revivre* » (Girard, 2010 : 60).

### 4.3. La topique de mort

Elle se manifeste sous différents aspects :

#### 4.3.1. Le terme « mort » figure explicitement :

Le taux de fréquence de ce terme est très important. L'accent y est mis sur le caractère inexplicable et ambigu de la mort : « *Il faut rejoindre les morts pour apprendre jusqu'où ils sont morts* » p. 71, « *c'est le talisman et le dernier mystère du mort* » p.71, « *mais étais –je, à cet instant, un survivant ? Un revenant ? Ou étaient la mort, la vie ? que restait-il de moi ?* » p.82. Dans certains cas, le locuteur insiste à le mentionner d'une manière successive : « *là, mort ! là, mort ! ce mot « mort », faisait écho au cri que les tueurs n'avaient cessé de répéter à chaque tir* » p. 105. A part la répétition

ternaire du terme « mort », conférant à leur crime un aspect rituel et rythmique, il présente deux pôles déséquilibrés, un rapport de force dominant\ dominé. Les tueurs sont investis de parole tandis que les victimes sont démunies de toute parole et donc de tout pouvoir. Ce rapport se schématise ainsi :

Les tueurs	Les morts
Cri-répétition expressive-tir	Muet-immobilisme – ils sont réduits à la préposition « sans » sans éclat, sans puissance et même sans vie

Tableau présentant le rapport de force au niveau de la parole

### 4.3.2 . La mimesis de la mort

Dans des énoncés tels que le terme *fin* et le verbe *s'éteindre* : « *l'ombre de Palinure lui apprend sa fin.* » p.71, « *j'étais prêt à prendre le risque d'en subir la fin* » p. 79, le thème de la mort est évoqué d'une manière indirecte. En fait, la fin de la vie est un synonyme de la mort. C'est également pareil pour « *et voilà comment tout s'est éteint* » p. 111, cet énoncé suggère la fin ou plutôt la mort puisque le verbe « éteindre » désigne arrêter le fonctionnement de, faire cesser de,... D'ailleurs, il est évident que le terme « deuil » met le point sur la douleur qu'on éprouve à la perte de quelqu'un : « *il y a certes bien des façons de réviser encore et encore la copie de ses propres deuils* » p. 72. Laçon aborde également des œuvres portant sur la question de la mort comme c'est le cas pour le livre de l'écrivain Hector Abad : *L'oubli que nous serons*. Il y a tout un champ lexical de la mort : cadavre, cercueil,... « *comme un cadavre dans l'eau, gonflé et puis crevé* » p.82. « *l'une et l'autre semblaient sortir du cercueil dans lequel je failli entrer* » p.90

L'image des morts est déclenchée indirectement : « *je comprenais désespérément le mutisme de ceux que j'abandonnais* » p.107, ou encore dans « *l'intimité que les ténèbres avaient forgée* » p.108, le mutisme est en référence à ses compagnons morts et les ténèbres au tombeau où il y a l'obscurité profonde.

Nous remarquons également une autre manière de présentation de la mort, en rapport avec la vie : « *dans la mort, donc, il y a bien la mort mais il y a aussi la vie. Il n'y a pas de vie, sur le plan de la communauté, qui ne parte de la mort* » (Girard, 2020 :354), la présentation par dichotomie vie\ mort sert à présenter le bilan de cet attentat: « *l'attentat a mis des vies au cœur de la mienne au moment où la plupart d'entre elles ont disparu* » p.99. Cette bipartition souligne la douleur ressentie à la perte de ses collègues. Dans ce contexte « ont disparu » équivaut à *sont morts*. Cette dualité *vie\mort* exprime fortement l'idée de division et de tiraillement au niveau de la passion. C'est une manière d'envisager l'attentat sous ses divers aspects, contrastés.

Etant angoissé, il se met à poser des questions existentielles : « *Mais étais-je, à cet instant, un survivant ? Un revenant ? Où étaient la mort, la vie ?* » p.82. Cet événement constitue, pour lui, l'inattendu, l'absurde. Il est capable de déformer toute réalité. Tout se produit subitement, de manière inattendue, rapide et brutale, sans qu'on s'y attende : « *les premiers cris dans l'entrée ont interrompu le flux de nos blagues et nos vies. Je n'ai pas eu le temps de ranger le livre de jazz dans le petit sac en tissu noir. Je n'ai même pas eu le temps d'y penser et tout l'ordinaire a disparu* »p.74. La reprise du même syntagme « ne pas avoir le temps » accentue le trait brusque de l'attentat.

## 5-Plusieurs désignations des tueurs et de l'attentat

En général, les énoncés sont produits en fonction de ce que le locuteur veut dire, de son expérience,... . Il a le choix de différentes nominations. Celles-ci sont d'une manière ou d'une autre investies d'une puissance incontestable. Les dénominations lexicalisées contribuent à communiquer certaines informations concernant nature des termes repris et permettent également de y porter un jugement de valeur. Dans *Le lambeau*, nous remarquons diverses nominations des termes *attentat* et *tueurs*. Nous nous proposons de les analyser en rapport avec le discours de victimisation. En d'autres termes, nous essayons d'étudier comment elles peuvent être le reflet d'une émotion individuelle aussi bien qu'une référence clarifiant et testant

la réalité de cet événement. L'acte de désignation de ces deux termes représente –il des aspects réels de l'attentat du 7 janvier 2015 ou a-t-il le statut d'une simple étiquette préarrangée ?

### 5.1. Désignation des tueurs

**A- Les tueurs :** « *ceux qui ont survécu aux tueurs* » p. 29, « *quand les tueurs entraient ...* » p.53, « *j'étais l'un d'eux, mais je n'étais pas mort et, dans les minutes qui ont suivi le départ des tueurs,...* » p. 81, « *avant l'entrée des tueurs* » p.98, ce choix contribue à orienter la croyance du récepteur vers une direction bien déterminée puisque le terme *tueur* désigne un professionnel payé pour commettre cet acte, il ne le fait pas par hasard, il le fait volontairement. De même, ce terme met le point sur la manière violente et le grand nombre de tuerie. Le fait de l' avoir au pluriel accentue cette férocité. C'est le terme le plus fréquent dans l'ouvrage. Nous citons à titre d'exemple, il est mentionné deux fois : p. 88, une seule fois » p. 89, une fois : p.91,...A chaque fois, l'accent est mis sur leur violence, leur étourderie et leur nombre imprécis : « *les tueurs ne reviendraient pas* » p.89, « *si les tueurs étaient possédés, nos compagnons étaient les dépossédés* » p.88. Les journalistes sont des victimes de toute sorte, dépossédés de tout. Il opte également pour la forme singulière « le tueur » : « *pour que le tueur en s'approchant, n'ait pas jugé nécessaire de m'achever* » 79.

**B- Les assassins :** intensifie de même cette dimension volontaire et bien planifiée de tuer une personne comme P. Laçon le souligne « *une mort administrée* » p. 89, « *qui filme les assassins en train de fuir* » p.101.

**C- Le bourreau :** « *Il n'y aurait d'abord que les toutes petites choses, celles des dernières minutes, les toutes petites cendres de la dernière cigarette du condamné, celui qui ne sait pas encore que la sentence est prononcée et que le bourreau est en route, avec armes et bagages dans le coffre d'une voiture volée* » p.28. Le fait d' opter pour le terme « bourreau » dans tel contexte est

doublement pertinent parce que ces tueurs exécutent effectivement les condamnés à mort (les victimes –mortes). D'ailleurs, ce choix fait référence à une personne faisant souffrir et suggère les peines et la torture ce qui est le cas pour les victimes (sur)vivantes. En général, il y a « *un rapport direct entre la culpabilité et le châtement* » (Girard, 2010 :46), cependant, dans tel contexte ce rapport se trouve inversé. Cette dénomination, malgré une souveraineté apparente, crée une sorte de rupture entre ce qui est réel et ce qui devrait être réel.

**D-Les auteurs du massacre :** le journaliste a recours à cette dénomination pour les ridiculiser comme s'il s'agissait d'une chef d'œuvre dont l'auteur est ces criminels. D'ailleurs, il ne cite que la première lettre de leur nom. Ce procédé sert à les minimiser davantage, ils ne méritent pas être nommés entièrement ou peut-être il est question d'un souvenir plein de douleurs et de tourments c'est ainsi qu'il est préférable de ne pas tout prononcer.

**E- Les islamistes** « *la cible des islamistes* » p.65, « *des islamistes, des fous furieux* » p.69, ce mode de désignation sert à souligner auprès du lecteur leur appartenance idéologique et à mettre en relief leur positionnement en tant que fanatique. De même, « *celui qui disait « Allah Akbar* » : cette appellation insiste surtout sur son appartenance identitaire et religieuse. La personne est donc identifiée en fonction de ses mots et non pas de ses actes.

**F- Des « visiteurs imprévus, peut-être indésirables, voire tout-à-fait indésirables »** pp.74-75. Pour montrer l'impertinence de la visite, l'auteur se sert des adjectifs négatifs qui tendent à réduire les « visiteurs » et à leur attribuer une image défavorable : « imprévus, indésirables ». Nous notons une sorte de gradation : de la probabilité à la certitude, d'un point de vue atténué à un point de vue catégorique « peut-être... voire tout- à-fait ». D'ailleurs, le choix du terme « visiteurs » met d'emblée l'accent sur le trait éphémère et précaire de cette visite, ils viennent pour une tâche bien précise. Par ce

moyen, il insiste à montrer qu'ils sont exclus de sa communauté. Tout vise donc à les dénigrer et à les dévaloriser. Le caractère imprévu de la visite souligne l'envahissement est rapide, choquant et hors de contrôle.

**G-** « *deux jambes noires et un bout de fusil* » p.79, cette dénomination métonymique met le point sur les pas qui avancent et les balles qui sont tirées. « *une paire de jambes noires* » p.83: insister sur cette marque distinctive ne sert qu'à les minimiser et les réduire.

**H-** « **un taureau** » : « *il était là, comme un taureau flairant le torero immobile qu'il vient d'encorner les jambes noires, le fusil pointé comme des cornes vers la terre* » p.79. Cette assimilation met en contraste la puissance irrésistible et la force physique du taureau et l'impuissance et la faiblesse du « torero immobile » ou plutôt du P. Laçon dans cette situation. D'ailleurs tout un champs lexical de férocité et de violence est notable grâce aux termes : taureau, cornes, encorner, flairant. Le choix du verbe « encorner » signifiant d'après le *petit Robert* « *blesser à coups de cornes* », est tout-à-fait pertinent puisqu'il correspond à l'état de Laçon. Celui-ci est gravement blessé. En plus, il reflète le trait robuste et vigoureux du tueur.

**I-** « **la silhouette** » : « *la silhouette que j'avais entrevue* » p.81. Cette désignation marque une conscience absente, une perception plutôt déformée, un état de réduction où se trouve le journaliste. C'est ce qu'il annonce : « *mon champ de vision était réduit au vide qui naissait de l'événement et de ma propre immobilité ou, pour être exact, de ma suspension* » p.81. Le recours au terme « suspension » indique une sorte d'interruption, de coupure de l'attention ou plutôt de la vie. Il illustre évidemment le caractère opaque et mystérieux de ce tueur. Il n'arrive ni à comprendre ni à expliquer ce qui se passe. Cet événement équivaut donc à l'incompréhensible, à l'inexplicable : « *un mal non identifié* » p.82.

**I-Désignation pronominale indéterminée :** « *on m'avait tiré(...)*ceux qui veulent vous éliminer ont toujours une raison de le faire , et il est intéressant d'imaginer qu'ils n'aient pas tort » p. 94. Dans cet extrait, le journaliste a recours à une attribution indéterminée et à teneur générique, sans mentionner le référent de cette reprise pronominale « ceux, ils » comme s'ils étaient évidents et lucides pour tout le monde.

Cette variété de désignation ne vise qu'à diaboliser les coupables de cet attentat. Ces lexèmes mettent le point sur l'horreur que déclenchent ces assassins. Il s'agit d'une attaque meurtrière, inhumaine et sanglante. L'ensemble de vocabulaire souligne la barbarie et la brutalité des terroristes. A part la charge pathétique véhiculée à travers ces dénominations, surtout la misère et la souffrance endurées par les victimes(vivants ou morts), il y a une orientation vers la violence aveugle qui pourrait s'ensuivre. Alors, c'est une menace insaisissable et un cauchemar éveillé. Autrement dit, P. Lançon cherche à prévenir des dangers à venir : les actes de violence de tout ordre. Pourtant, certaines désignations reflètent une forte volonté de ne pas prendre parti. La mise en place d'une image complexe des assassins est proportionnelle aux désastres et aux effets négatifs dus à l'attentat. Le choix de certaines nominations s'oriente plutôt vers un discours anti-islamiste profitant de la croissance de l'islamophobie.

## 5.2. Dénominations variées de l'attentat

Tout au long du livre, Lançon désigne différemment l'attentat. Chaque désignation possède une valeur et une orientation bien déterminée. A part le terme « attentat » qui est assez fréquent : « *le jour de l'attentat..* »p.59, nous notons l'utilisation de divers termes :

**A- « Carnage » :** l'usage de ce terme illustre le trait affreux et sanglant de l'attaque et souligne qu'il s'agit d'un crime collectif où il y a beaucoup de victimes et de cadavres.

**B-« Le massacre » :** « *je découvrais le massacre, mes compagnons*

*morts et blessés* » p.53, « massacre » p.95. Ce mot possède à peu près le même sens que carnage ou tuerie. Il consiste à tuer en grand nombre.

**C- « un univers de douleur » p.85**, le recours au terme « univers » marque la totalité. La douleur est partout. Rien n'est exclu.

**D- l'attentat est assimilé à une farce à une plaisanterie, à un rêve :** « *une mauvaise blague d'irréel* » p.95. Cette variation est peut-être due au fait qu'il cherche vainement à y donner une définition : « *il ne s'agissait pas d'une farce, ni de gamins, ni même d'une agression, mais tout-à-fait autre chose* » p.76. L'indéfini « autre » et la locution adverbiale « tout-à-fait » affirment entièrement cette imprécision, cette impossibilité à déterminer la nature de ce qui se passe : une farce, un rêve ou autre chose. Le mode conditionnel : « *dans ce qui pourrait ressembler à un rêve* » p. 77, convient à ces multiples hypothèses d'interprétation et montre qu'elles ne sont qu'imaginées.

**e- l'événement :** « *l'événement nous a unis à l'instant même où il nous séparait* » p.108, le choix de ce terme est très significatif et convient à ce contexte parce qu'il correspond à un fait qui se produit à un moment donné et en un lieu précis, ce qui est exact pour l'attentat de 7 janvier 2015 à *Charlie hebdo*. L'importance de ce fait justifie l'usage de ce terme. Celui-ci met le point sur le trait imprévu de ce qui arrive. Cet attentat constitue donc un événement. La même désignation se répète encore lorsque P. Laçon insiste à afficher un état où se mélangent les émotions : peur, inquiétude et anxiété : « *combien de temps faut-il pour sentir que la mort arrive ? Ce n'est pas seulement l'imagination qui est dépassée par l'événement ; ce sont les sensations elles-mêmes.(...) je croyais encore que ce qui avait lieu était une farce(...).nous étions soudain de petits personnages prisonniers à l'intérieur du dessin/ mais qui dessinait ?* » pp.74-75. Dans cet extrait, diverses remarques attirent notre attention :

-le désigner à l'aide du terme « l'événement » souligne l'atrocité de l'attentat, le déterminant défini « l' » montre que cet événement est

unique et mérite d'être abordé distinctivement ;

-divers termes affirment la douleur qui le rend fragile, et montrent que ce qu'il a vécu est fort abominable ;

- « petits personnages » le minimisateur « petits » vient intensifier cet aspect.

Alors, l'accent est mis sur les victimes, présentées en tant que catégories anonymes, un ensemble d'individus ou victimes singularisées. Les différentes désignations nous renseignent sur la finalité de l'attaque, l'identité des partenaires et les circonstances matérielles. Elles servent davantage à culpabiliser les tueurs et à susciter la compassion et la pitié envers les victimes vu leur vulnérabilité. L'attentat n'expose donc que le malheur des victimes. Celles-ci sont reconnues par leur souffrance. Les dénominations, déjà étudiées, reflètent parfois leur état brisé. C'est d'une manière ou d'une autre une tentative pour faire valoir leurs droits. Cependant, l'identification de la séquence violente et de ses auteurs constitue un élément essentiel dans le déchiffrement de certaines prises de position. La variété de désignation coïncide avec une sévérité croissante, dont les traces sont physiques et psychiques, nourrie d'une fausse vision du monde de la part des assassins. Elle mobilise également un certain rapport de domination. D'ailleurs, le fait de ne pas parvenir à identifier ce qui se passe traduit son choc à cette agression aveugle .

## **Conclusion**

Dans un contexte de lente reconstruction à la fois sanitaire et socio-professionnelle, un discours de victimisation se produit. Ce discours s'articule autour de deux aspects : l'appel à la pitié, l'excitation à la colère. Le locuteur joue sur une double figure pathémique : la souffrance des victimes et les néfastes conséquences de l'agression et la sympathie envers elles. L'expression de la souffrance et la teneur des accusations, constituent les termes clés de cette œuvre. Un pathos de profondeur se manifeste d'une manière saisissante. Ces sentiments sont censés

être partagés par toute la communauté humaine. Dans cette pratique langagière, le journaliste mobilise deux images : l'image du sauveur et celle du défenseur. Autrement dit, P. Lançon se présente en tant que défenseur et il parle au nom de grands principes humains. Il veut que le destinataire se sente plutôt assigné à se pencher sur la souffrance des victimes. Celles-ci sont différemment présentées mais surtout de manière dramatique à l'aide de divers procédés. Dans cette perspective, la perception d'une (sur)vie figure à travers une mise en scène mémorielle d'un attentat traumatisant ou il connaît ou plutôt reconnaît ses souvenirs. Le fait même de raconter ses greffes engendre la douleur et la peine.

L'oubli pourrait être un remède pour rétablir l'ordre et la paix intérieure. Or, ce n'est pas le cas dans ce contexte, il s'agit d'un souvenir tout-à-fait vivant. Il pense à tout, revit tout -bien que tout s'éteigne- successivement, ou parallèlement, antérieurement ou postérieurement, comme un songe ou une illusion. La déception et la tristesse flottant son âme à la perte de ses compagnons constituent une douleur durable. L'énumération de leurs qualités : brillant, modeste, discret, sympathique, simple et délicat vient s'ajouter à cette douleur. Le locuteur en dresse un portrait positif afin d'alimenter le ressentiment de sympathie et de pitié envers eux et de déclencher toute sensibilité au positif. Cependant, la présentation de leurs souffrances provoquent haines et chagrins vis-à-vis des tueurs. D'ailleurs, la façon dont les actes violents s'affichent, dans un espace public, est ainsi susceptible d'avoir beaucoup de victimes innocentes. Alors, le discours s'inscrit pleinement dans un cadre émotionnel, surtout victimaire. C'est un appel à teneur émotionnelle se focalisant sur des accusations et des condamnations d'une situation d'agression. L'expression de la souffrance s'affiche partout. Pourtant, dans un temps où circulent et se propagent des émotions négatives, où s'impose une attitude du refus et du rejet des actes terroristes et où il y a beaucoup de condamnation et d'accusation, l'expérience de survie est à valoriser. P. Lançon transmet donc un message, à la manière d'un moraliste : il faudrait survivre, réparer et faire face à tout ce que l'attentat a brisé. Il faudrait gagner sur l'angoisse et le tragique l'humour et la bonne

humeur.

La sidération affichée d'être un blessé de guerre dans un pays qu'on croit en paix provoque la honte et la colère d'un acte extrêmement violent. Retracer les actions et les détails d' attentat, d'opérations chirurgicales et de convalescence, dans un cadre spatio-temporel bien défini, contribue à retrouver et reconstruire le sens de la vie de tout aspect tout en condamnant toute forme de violence. Ce livre se résume en quelques mots : ruine due à l' attentat, réparation, irruption de violence et passion très humaine.

Par ce discours de victimisation, le locuteur fait appel aux pouvoirs publics. Il souhaite les solliciter de faire preuve d'autorité et les inciter à appliquer des mesures de fermeté et de sévérité, des mesures en écho à la souffrance des victimes. Ce type de discours illustre d'une manière ou d'une les tensions et les conflits interculturels.

### **Bibliographie**

Benveniste E.(1970) « L'appareil formel de l'énonciation » In *Langages*, 5e année, n°17, pp. 12-18.

Bourdieu P.(1982) *Ce que parler veut dire*, Paris : Fayard

Charaudeau P.,(2019)« De l'état victimaire au discours de victimisation: Cartographie d'un territoire discursif », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], consulté le 30 juillet 2023. URL: <http://journals.openedition.org/aad/3408>; DOI: 10.4000/aad.340.

(2000) « Une problématisation discursive de l'émotion. A propos des effets de pathémisation à la télévision », Plantin C., M. Doury & V. Traverso. *Les émotions dans les interactions* (Lyon : P. U. L.), pp. 125-155.

(2004) « Comment le langage se noue à l'action dans un modèle

sociocommunicationnel du discours. De l'action au pouvoir » *Cahiers de linguistique française n°26, Les modèles du discours face au concept d'action*, Actes du 9ème colloque de Pragmatique de Genève et colloque Charles Bally, Université de Genève, Genève.

(2006) « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives », *Semen*, consulté le 25 mars 2024. URL :<http://journals.openedition.org/semen/2793> ; DOI :<https://doi.org/10.4000/semen.2793>

Erner G. (2005 ) *La Société des victimes*, Paris : La Découverte.

Fassin, D. ( 2014) « De l'invention du traumatisme à la reconnaissance des victimes. Genèse des transformations d'une condition morale », *Presses de Sciences Po* 123, pp.161-171.

Fillietaz L. (2002), *La parole en action*, Québec : Nota Bene.

Fontaine J.(1986), « L'énonciation de Benveniste à Weinrich » *Histoire Épistémologie Langage* 8-2, pp. 207-220.

Girard, R. 2010. *La violence et le sacré*, Paris : Bernard Grasset.

Kerbrat-Orecchioni C.(1997) *L'énonciation: de la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.

(2005) *Le discours en interaction*, Paris : Armand Colin.

Laçon P. (2018) *Le Lambeau*, Paris : Gallimard.

Lorenzi Bailly, Nolwenn. (2023) *Discours de haine et de radicalisation*. DOI: [10.4000/books.enseditions.44020](https://doi.org/10.4000/books.enseditions.44020)

MAINGUENEAU D.(1987) *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris : Hachette.

(1995) « Présentation », *Langages*, n.117, pp.5-11.

(2004) *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*.  
Paris : Belin.

(2011) « Pertinence de la notion de formation discursive en analyse  
du discours », *Langage et Société*, n.135, pp.87-99.

(2012) « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation  
et Analyse du Discours* [En ligne]consulté le 10 décembre  
2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1354> ; DOI :  
<https://doi.org/10.4000/aad.1354>

Ricœur P. (1990) *Soi-même comme un autre*, Paris : Le Seuil.

Rudetzki, F. (2016) *Après l'attentat*, Paris : Calmann-Lévy.

Ruth A. (2010) *La présentation de soi*, Paris : Presses  
Universitaires de France.

(2021) *L'argumentation dans le discours*, Paris : Armand  
Colin.

[Touratier](#) C. (2010) "Sémantique du verbe" Dans *La sémantique*,  
pp. 144 à 168 Mis en ligne sur Cairn.info le 01/06/2022  
<https://doi.org/10.3917/arco.toura.2010.01>